

Linguistique et littérature

Roland Barthes

Citer ce document / Cite this document :

Barthes Roland. Linguistique et littérature. In: Langages, 3^e année, n°12, 1968. Linguistique et littérature. pp. 3-8.

doi : 10.3406/lgge.1968.2348

http://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1968_num_3_12_2348

Document généré le 14/10/2015

LINGUISTIQUE ET LITTÉRATURE

Linguistique et littérature : ce rapprochement paraît aujourd'hui assez naturel. N'est-il pas naturel que la science du langage (et des langages) s'intéresse à ce qui est incontestablement langage, à savoir le texte littéraire? N'est-il pas naturel que la littérature, technique de certaines formes de langage, se tourne vers la théorie du langage? N'est-il pas naturel qu'au moment où le langage devient une préoccupation majeure des sciences humaines, de la réflexion philosophique et de l'expérience créative, la linguistique éclaire la science de la littérature, comme elle éclaire l'ethnologie, la psychanalyse, la sociologie des cultures? Comment la littérature pourrait-elle rester à l'écart de ce rayonnement dont la linguistique est le centre? N'aurait-elle pas dû, même, être la première à s'ouvrir à la linguistique?

Ce qui paraît naturel aujourd'hui (du moins on l'espère) a dû cependant se conquérir. Il y a eu pendant longtemps (et il y a probablement encore aujourd'hui) des résistances à la conjonction de la linguistique et de la littérature. Ces résistances ont tenu au statut même de l'une et l'autre discipline dans notre société moderne. D'un côté, l'œuvre littéraire, pendant longtemps, du moins en France, a retenu principalement par ses contenus; postuler (pour en tirer les conséquences) qu'elle est essentiellement langage — ce qui est matériellement évident — aurait alors passé pour une provocation formaliste et serait tombé sous le discrédit attaché, depuis la mort de la Rhétorique classique, à toute considération un peu soutenue de la forme : définir la littérature comme « du langage », ç'eût été offenser sa valeur humaine (et humaniste), nier ou diminuer à la fois son pouvoir réaliste (protégé par l'alibi social et, dans certains cas, socialiste) et son pouvoir poétique (réputé dépendant d'une communication « intuitive », « sensible »). Aussi a-t-on vu pendant longtemps l'étude de la littérature (en France), concéder une part mineure du texte, le « style » ou « la langue de l'écrivain » à un département marginal de la science des langages, la philologie. Il est vrai que, pendant la même période, la linguistique elle-même, surtout historique, comparatiste, ne songeait pas un instant que le « contenu » pût faire partie du langage et

que la science des formes d'énonciation eût quelque droit sur les « idées », les « sentiments » et les « genres ». D'un autre côté, en effet, la linguistique elle-même adhérerait parfaitement à l'image séparatiste que la littérature voulait donner d'elle-même; soumise à un sur-moi scientifique très fort, elle ne se reconnaissait pas le droit de traiter de la littérature, parce que pour elle la littérature se situait en grande partie en dehors du langage (dans le social, l'historique, l'esthétique).

Pour se rencontrer, les deux disciplines ont donc dû se vaincre elles-mêmes, surtout en France, où elles étaient assurément le plus loin l'une de l'autre. Ce rapprochement a déjà son histoire. Marquons-en seulement, à première vue, les principaux accents (mais non forcément les principales étapes).

Pendant des siècles, il y a bien eu, en Occident, une très vaste discipline chargée de traiter des rapports de l'œuvre et du langage : la Rhétorique; mais la Rhétorique, quelle qu'ait été son évolution, n'avait aucune visée scientifique, ou même analytique, critique; elle a été d'abord (chez les Grecs) une technique oratoire, ensuite, au moyen âge, l'élément d'une vision du monde et de la parole, enfin, aux temps classiques, et déjà moribonde, un code, un corps de règlements destiné à contrôler la création des œuvres, non à rendre compte de leur structure. La Rhétorique a donc toujours été une très vaste construction des rapports du « réel » et de la parole; sa pérennité, deux fois millénaire, a de quoi étonner l'historien et, à ce double titre, elle a droit à tout notre intérêt. Et puis, chemin faisant, la Rhétorique a mis à jour des notions, des classements, des problèmes dont la modernité peut faire — et a déjà fait profit. Relativement à une science linguistique de la littérature, les intuitions de la Rhétorique ont été souvent profondes : elle a perçu l'œuvre comme un véritable objet de langage, et en élaborant une technique de la composition, elle préfigurait fatalement une science du discours. Ce qui, vu d'aujourd'hui, l'entravait, c'était sa position normative : code de règles à observer plus que de concepts d'analyse.

Aussi, ce n'est pas à partir de l'ancienne Rhétorique (condamnée dès le XVI^e siècle par l'esprit « moderne ») qu'une science du discours (appelons ainsi, très généralement, la conjonction de la linguistique et de la littérature) a pu se faire jour — ou, pour rester prudent, a pu demander à exister. La trouée linguistique vers le texte littéraire s'est faite, semble-t-il, à partir d'une analyse du message poétique, apparemment le plus formel de tous les langages construits (tout au moins dans notre civilisation, où la forme gnomique est peu vivante). On connaît le rôle de Roman Jakobson dans cette offensive (sans oublier ses liens antérieurs avec le groupe des Formalistes russes, au sein duquel les préoccupations créatives, et non à proprement parler scientifiques, étaient très fortes — et ceci n'est pas insignifiant). Du point de vue français, il faut y ajouter l'action d'autres linguistes qui ont apporté des concepts dont l'étude du discours tire un profit naturel : notamment Hjelmslev, avec la forme du contenu et la connotation, Benveniste, dont les réflexions sur l'énonciation (en particulier sur la personne) se sont révélées très proches de

certaines recherches des écrivains eux-mêmes. Car, à ce compte rendu rudimentaire d'une rencontre, il faut ajouter — et ce n'est pas la moindre des remarques — l'action de certains écrivains, dont la réflexion et la pratique ont constitué un véritable travail linguistique : depuis Mallarmé, dont l'acuité de vues en matière de langage littéraire paraît aujourd'hui encore indépassable, des écrivains aussi différents que Valéry, Lautréamont ou Roussel ont, ou bien souligné la nature verbale de l'œuvre, ou bien bouleversé les conditions de sa lisibilité, notion typiquement sémiologique; dans des styles très différents et à partir d'idéologies parfois opposées, les uns et les autres ont mis au premier plan, non plus la composition (comme aux temps de la Rhétorique), mais plus radicalement la production même du texte littéraire. Actuellement les écrivains du groupe Tel Quel mènent une action pratique (en écrivant des textes) et théorique (en s'informant des développements de la linguistique) qui répond aux efforts des linguistes vers la littérature et à ceux des critiques littéraires vers le langage.

* * *

Les recherches qui sont présentées ici ont une certaine unité nationale. Quelques chercheurs étrangers ont bien voulu se joindre à nous, sans parler des grands initiateurs, tels Roman Jakobson et Mihail Bakhtine dont la présence nous est particulièrement précieuse; mais pour l'essentiel, il s'agit plutôt d'un travail français. Nous savons bien qu'il existe dans le monde de nombreux chercheurs tournés vers l'analyse linguistique ou logique du texte littéraire et nous espérons bien développer avec eux des contacts de travail de plus en plus fréquents et de mieux en mieux organisés (notamment au gré de Congrès et de Colloques dont certains sont déjà prévus). La situation française, cependant, on l'a indiqué, a sa particularité; contrairement à ce qui s'est passé dans les pays anglo-saxons et dans l'Europe de l'Est, aucun formalisme, d'aucune sorte, n'avait pu se développer dans les études de la littérature; la tradition critique française est entièrement et exclusivement tournée vers les contenus ou, à la rigueur, les genres, conçus d'ailleurs comme des objets historiques, dont il faut rechercher l'origine, et non comme des objets formels, dont il faut rechercher les structures. La rencontre de la linguistique a donc pour les chercheurs français quelque chose de libérateur, et c'est au fond ce qui les unit le mieux; il s'agit d'un groupe de jeunes chercheurs, issus principalement du Centre National de la Recherche Scientifique et de l'École Pratique des Hautes Études, réunis dans le Centre d'Étude des Communications de Masse et la section sémio-linguistique du Laboratoire d'Anthropologie Sociale du Collège de France, animée par A.-J. Greimas; ils forment une équipe, non une école; les contributions sont essentiellement des « papiers de travail » (working papers), les moments d'une recherche qui est en train de se faire et qui, dans l'état actuel des choses, reste très personnelle, par conséquent essentiellement diverse.

Cette diversité n'est pas une clause de style, un lieu oratoire destiné à

justifier la relative solitude de chaque chercheur; elle est l'expression fondamentale du statut actuel de la sémiotique littéraire. Celle-ci ne peut se constituer que par un travail dialectique : elle ne peut fonder qu'en déplaçant; elle ne peut traiter d'un objet concret (un texte particulier) sans énoncer par là-même, immédiatement, une théorie du sens; elle ne peut conjoindre la linguistique et la littérature sans finalement subvertir l'idée que nous nous faisons de la littérature et de la linguistique : la recherche sémiotique est diverse, parce qu'elle doit représenter en même temps plusieurs moments et plusieurs directions de cette contestation fondatrice; son mouvement légitime est d'accepter d'abord les catégories qu'elle hérite de la linguistique; puis, par le poids, l'entraînement même de l'analyse, de se retourner contre ces catégories, de les ébranler, arrivant ainsi, de proche en proche, à bouleverser le paysage intellectuel dans lequel nous sommes habitués à ranger les principaux objets de la culture littéraire. On peut faire l'expérience de ce mouvement (dont quelques moments sont représentés ici, au gré des différentes contributions) sur trois thèmes, parmi les plus importants de la sémiotique littéraire.

Le premier de ces thèmes est le modèle linguistique lui-même. Bien que chaque recherche en dérive (ne serait-ce qu'en lui empruntant une part de son vocabulaire), personne n'entend lui être inconditionnellement fidèle. Chacun prend ses distances, plus ou moins grandes. C'est que le sémioticien doit respecter une double exigence théorique : d'une part, il postule qu'il existe des formes générales communes à tous les systèmes de sens et que par conséquent ce qui est mis à jour par la linguistique doit se retrouver, *mutatis mutandis*, à un autre niveau, celui de l'œuvre par exemple, puisqu'elle est elle-même le produit d'un certain procès du sens; mais d'autre part, il sait bien qu'un ensemble de phrases (un discours) n'est pas une simple addition de phrases, et que par conséquent quelque chose de nouveau, d'original, quoique indéfectiblement sémiologique, s'effectue dès que l'on passe de la phrase au discours. Limiter la tyrannie (ou le prestige) du modèle linguistique n'est donc pas une simple clause de prudence ou de distance; c'est désigner le lieu central de la recherche, c'est cerner quelque chose qui est inconnu et doit être trouvé, c'est affirmer que ce quelque chose sera à la fois tributaire et dénégateur de la linguistique, c'est demander une issue véritablement dialectique à l'héritage scientifique du passé.

Le second thème est celui des genres littéraires. Il paraît très difficile de commencer une recherche de sémiotique littéraire sans se référer, au départ, aux genres reconnus par la tradition, puisqu'il faut travailler sur un texte, et qu'il n'est pas de texte qui ne dépende d'un genre. On trouvera en conséquence ici des contributions portant sur le poétique, le dramatique et le narratif (d'autres genres, bien entendu, devront être abordés dans le même esprit). Cependant le genre, quoique étant apparemment reconnu, ne se présente déjà plus, ici, comme une catégorie esthétique; on l'amène à l'état d'un type de discours. Ce premier glissement est important; il permettra par exemple de rendre compte un jour de certaines productions écrites qui ne rentrent pas

dans un genre répertorié et constituent cependant, incontestablement, des discours spéciaux, marqués; tels le discours scientifique, le discours didactique, le discours sapientiel, etc. Autrement dit, le concept de « discours » excède celui de « genre », il doit permettre de défaire les limites institutionnelles de la littérature. Ce n'est pas tout : le genre, au départ, implique fatalement une sorte de norme que l'on essaye de retrouver par l'analyse, quitte ensuite à évaluer les textes réels en termes d'écarts. Cette position n'est pas sans dangers. D'un côté, il n'est jamais indifférent de postuler une normalité humaine (fût-elle très formelle); on s'en aperçoit bien lorsque l'on décide que le poétique n'est qu'un écart du langage « courant », ce qui est supposer une hiérarchie à la fois sociale et structurale des codes, et par conséquent un logocentrisme, position philosophique qui a beaucoup de conséquences. D'un autre côté, développer l'analyse à partir d'un mot (tels celui de Poésie, ou celui de Récit) comporte un risque de nominalisme : la définition du genre, quoique en fait purement lexicographique, finit par passer pour une donnée réelle; on s'en aperçoit bien avec le mot « structure », dont la définition « rigoureuse » permet d'exclure du structuralisme tous les structuralistes! Tout cela fait que la notion de genre n'est acceptable que si elle se détruit, s'abandonne ou se déplace, un peu à la manière d'un support de fusée. Ce dédoublement de la marche analytique est d'autant plus prudent qu'il y a dans le recours au modèle linguistique, comme on l'a vu, une tentation très forte d'universalisme : puisqu'il y a des universaux du langage, pourquoi n'y aurait-il pas des universaux du poème, du récit? Il est sans doute trop tôt pour en décider, et dans l'état actuel de la recherche, le postulat universaliste est fécond : les genres sont des départs utiles. Pour préserver la liberté de l'analyse, il suffira — ce qui est déjà fait par la plupart des chercheurs — de situer la spécificité du genre, non plus dans des règles très générales de composition, dans des macro-structures (à la manière de la poétique aristotélicienne), mais dans des schémas syntaxiques élémentaires : répétition/attente pour le poétique, nom/verbe pour le narratif; de la sorte, le genre s'identifie à une cellule spécifique de discours et cette cellule peut très bien essaimer, transiter dans des œuvres très diverses, relevant de « genres » différents : il peut y avoir « du récit » dans le poème (même non narratif), du poétique dans l'exposé didactique, du logique (syllogistique) dans le récit, etc. D'une manière générale, la tâche de la recherche sémio-littéraire est de définir des types de discours et non des types d'œuvres.

Le troisième thème de contestation posé par la sémiologie du discours, c'est le Texte même. Sous la poussée de quelques écrivains, comme on l'a rappelé au début, des écrits réputés « illisibles » (Lautréamont, Roussel) sont entrés, bon gré, mal gré, dans la littérature; inclassables selon les normes traditionnelles, subvertissant même les notions de poésie ou de récit, ces écrits ne peuvent être, pleinement, que des textes, des faits complets de discours, sans référence possible à des contenus (psychologiques, réalistes) ou à des formes (lyriques, esthétiques). Par leur seule existence, ces textes ont institué dans le cours séculaire des œuvres littéraires, une déchirure, une différence :

celle précisément du lisible et de l'illisible. La lisibilité de l'œuvre littéraire est donc devenue — ou est en train de devenir — une catégorie, sans doute très vaste, majoritaire, mais théoriquement relative, historique, contestable, de la production écrite. Il n'est donc plus possible de ramener en essence le discours littéraire à une logique monovalente, à un syntagme linéaire; l'écriture (en voie d'être désormais opposée à la littérature) implique des logiques nouvelles, propres à rendre compte à la fois de ses ruptures et de son espace, puisque, dans certains cas, elle n'est plus « enchaînement » ni « ligne », et par là-même le modèle linguistique s'éloigne, appelant en substitution des modèles plus mathématiques.

* * *

Ces quelques ébranlements, placés en germe dans l'exposé de travaux très concrets, en apparence très positifs, se situent, si l'on peut dire, à des degrés de subversion très divers, dont les différences peuvent passer pour de véritables divergences, entre des chercheurs liés pourtant par un langage commun : les uns essaient de tourner l'image psychologique de la littérature, d'autres minent le classement habituel des œuvres, d'autres encore mettent ouvertement en cause des concepts réputés essentiels à la littérature. L'intérêt profond et en quelque sorte dernier de la sémiotique littéraire n'est pas en effet, du moins à mon avis, d'enrichir d'un nouveau département la science linguistique ou la critique littéraire, non plus que de satisfaire au mythe actuel de l'« interdisciplinaire » : il ne s'agit pas de faire communiquer les disciplines, il s'agit de les changer, de déplacer l'image que nous avons de la linguistique et de la littérature, au point, s'il est nécessaire, de reléguer l'une et l'autre au rang de systèmes historiquement datés, dont la mutation est, semble-t-il, largement entamée. Il est en effet très possible que la linguistique, éclatant au moment même où elle est honorée comme le premier des modèles, apparaisse peu à peu comme une science liée historiquement à un certain objet, lui-même historique : la parole; mais dès lors que l'on considère que l'écriture ne peut être une simple « transcription » de la parole (il faut renvoyer ici aux travaux de Jacques Derrida), la linguistique, qui n'a jamais fait la différence, risque d'être emportée, tout au moins cantonnée à une pure science de la communication orale, et non des inscriptions. Et d'un autre côté, il est très possible que la littérature, en dépit de sa survivance dans la culture de masse, soit peu à peu privée, par le travail même des écrivains, de son statut traditionnel d'art réaliste ou expressif, et opère sa propre destruction pour renaître sous les espèces d'une écriture, qui ne sera plus liée exclusivement à l'imprimé, mais sera constituée par tout travail et toute pratique d'inscription. Le texte périra la linguistique, comme la linguistique est en train de périr l'œuvre. C'est dire que les travaux qui sont présentés ici, dont chacun est déjà un moment par rapport à son voisin, ne forment à leur tour, dans leur ensemble, que le départ d'une mutation où l'essentiel de notre culture est engagé.